

Ruth Bader Ginsburg : une juriste qui a fait l'Histoire

- **RBG**

[documentaire de Julie Cohen et Betsy West, USA, 2018, 110']

- ***On the Basis of Sex (Une femme d'exception)***

[un film de Mimi Leder, États-Unis, 2018, 120']



161

« Une tempête politique », rien de moins, pour qualifier les conséquences du décès de Ruth Bader Ginsburg, juge à la Cour suprême fédérale des États-Unis. Ce 18 septembre 2020, la disparition de cette femme exceptionnelle, vaincue par un ultime cancer du pancréas à 87 ans, déclencha en effet une guerre de succession sans précédent. Car en la remplaçant précipitamment par une autre femme, jeune cette fois, aux positions souvent fondamentalistes, le président Donald Trump remit durablement en question l'équilibre entre libéraux et conservateurs au sein de la vénérable institution composée de neuf juges nommés à vie. RBG, comme on l'a surnommée, a pourtant lutté jusqu'au bout,

reculant sa retraite après l'échec de Hilary Clinton à la Maison-Blanche, malgré un état de santé de plus en plus chancelant, pour retarder cette issue prévisible.

Il fallait bien deux films pour évoquer cette personnalité hors-normes, dont l'importance historique demeure considérable aux États-Unis, bien qu'elle soit moins connue en France. Ces deux réalisations, sorties la même année, se complètent heureusement : le documentaire, construit chronologiquement, rappelle les grandes étapes de sa carrière, tout en soulignant l'originalité parfois inattendue de sa personne. Tandis que le « biopic » *On the Basis of Sex*, d'une facture plus classique, se concentre sur l'émergence professionnelle de

FILMS

la jeune femme dans les années 1950, les premières affaires qu'elle plaide – et gagna –, et sur sa vie privée à un moment particulièrement éprouvant.

Née à Brooklyn en 1933 dans une famille juive modeste d'émigration récente, la jeune Ruth, boursière à l'université Cornell, intègre l'illustre école de droit de Harvard en 1956 dont elle sort diplômée trois ans plus tard. Le parcours exemplaire du self-made man à l'américaine en somme... Sauf qu'alors, pour une femme, les obstacles s'accumulent à chaque étape. Ainsi, on lui refuse l'entrée à la bibliothèque de Harvard, les étudiantes étant alors très rares (cette école de droit n'était devenue mixte qu'en 1950). Lors de la remise des diplômes, le doyen lui fait remarquer qu'elle prend la place d'un homme compétent... On ne compte pourtant que neuf jeunes femmes sur une promotion de 500 étudiants! Lorsqu'elle essaie de trouver un emploi à New York, aucun cabinet d'avocats ne veut d'elle : trop diplômée, femme, mère et juive... Devenue enfin professeur de droit à l'université de Columbia en 1963, elle décide alors de se consacrer à la lutte contre toutes les discriminations, qui restera la vocation de toute une vie. En 1980, le président Carter la nomme à la cour d'appel des États-Unis (pour le District de Columbia) où elle reste jusqu'en 1993, quand le président Clinton la nomme à la Cour suprême fédérale (deuxième femme à cette date), où elle siège jusqu'à sa mort.

Les nombreuses affaires que RBG plaide au nom de ses convictions progressistes et qui firent jurisprudence pour beaucoup ont durablement contribué à l'évolution des mœurs

américaines en faisant modifier les lois jusqu'au niveau suprême, celui de la Constitution; obligeant dans les faits au respect du droit à l'égalité de tous garanti par le XIV^e amendement et à la disparition des stéréotypes dominants de race, de sexe et de genre. Son rôle dans le changement de statut des femmes américaines reste le mieux connu: défense du droit à l'avortement, à l'égalité salariale, à l'égalité d'accès à l'éducation par exemple. Jamais sectaire, son exigence d'un traitement équitable l'a aussi amenée à défendre des hommes victimes de conceptions archaïques dans le partage des rôles. Le film de fiction s'ouvre ainsi, en 1972, sur l'affaire *Moritz v. Commission of Internal Revenue*, premier procès qui la projette sur le devant de la scène, où elle obtient que les hommes aient accès au même abattement fiscal que les femmes pour employer une aide à domicile pour s'occuper d'une personne dépendante. Comme elle fait accepter trois ans plus tard qu'un veuf puisse bénéficier de l'allocation prévue pour s'occuper de ses enfants, alors réservée aux femmes, arguant du principe que le « *child care* » n'est pas une tâche dévolue aux seules mères.

Les hauts faits de cette pionnière devenue rôle-modèle incontournable pour les femmes ne sont pourtant pas seuls responsables du rayonnement qu'elle a acquis au fil des décennies. Car Ruth Bader Ginsburg, la juriste émérite, ne peut s'expliquer sans référence à son caractère foncièrement atypique. Dans les deux films, on découvre que cette petite femme d'apparence frêle (Felicity Jones dans le biopic), dont on connaît l'austérité et les capacités exceptionnelles de tra-

FILMS

vail, peut aussi s'avérer étonnamment fantasque. Ainsi, passionnée d'art lyrique, elle n'hésite pas à se produire sur scène dans un rôle comique parlé (*La fille du régiment* de Donizetti) à l'Opéra national de Washington sur ses vieux jours. Célèbre pour les innombrables collerettes qu'elle arbore sur sa robe noire, elle en révèle le code caché dans le documentaire. Pas simple coquetterie pour égayer sa tenue officielle, chacune est associée à une cause particulière; et elle choisit toujours la même, semblable à une armure miniature, quand le procès s'annonce particulièrement conflictuel. Elle n'hésite pas non plus à se montrer pratiquant des exercices physiques improbables pour une femme de son âge, après un sérieux accident cardiaque.

Sa vie de couple a également contribué à l'édification d'une légende, comme le rappelle le biopic, jouant la carte conventionnelle de l'histoire d'amour – concession à Hollywood? Au début du film, Martin Ginsburg, épousé en 1954, lutte contre un très grave cancer testiculaire alors qu'ils sont encore tout deux étudiants. Épouse et mère courage, Ruth mène de front le quotidien, les études, un bébé en bas âge, les soins médicaux de Martin, passe même ses nuits à recopier les notes de cours de son mari. Mais ce schéma conventionnel va s'inverser ensuite, comme seul le rappelle le documentaire. Devenu brillant avocat fiscaliste, Martin Ginsburg, admiratif depuis toujours de l'intelligence et des compétences de sa femme, va se mettre à son service, quitte à s'effacer et même reléguer sa propre carrière parfois. C'est toujours lui qui assurera les

tâches domestiques et fera la cuisine (les compétences de Ruth sont calamiteuses en ce domaine, au dire de leurs deux enfants). Ce partage des rôles très inhabituel à l'époque, conçu comme un partenariat amoureux, renforça encore l'image de pionnière de Ruth...

La parution d'une biographie (*Notorious RBG*) en 2015, best-seller suivi d'une adaptation pour la jeunesse l'année suivante, va curieusement modifier le statut de RBG, en faire une icône de la pop culture. Déjà présente en couverture de nombreux magazines, ovationnée comme une diva à chaque apparition publique – sa modernité, en dépit de son âge, lui assure la vénération des jeunes –, elle devient soudain l'équivalent de Superwoman ou Wonderwoman dans les bandes dessinées qui lui sont consacrées. Son apparence facilement reconnaissable – petite femme en noir, cheveux tirés, lunettes et collerette – va être exploitée en produits dérivés improbables: déguisements pour Halloween, mugs, bougies, poupées, T-shirts, tatouages... Certes, on peut considérer ce culte incongru comme un hommage à RBG, la rançon de sa réussite. Mais cette réduction à de simples objets commerciaux, selon la loi inévitable de la marchandisation du succès aux États-Unis, l'a fâcheusement vidée de sa substance. Les deux films de 2018, surtout le documentaire de Mimi Leder – l'un des plus gros succès du cinéma indépendant en 2018 –, arrivent à temps pour sauver RBG du piège du *marketing* et lui redonner l'épaisseur historique qu'elle mérite.

ANNE-MARIE BIDAUD

163